

L'Le *De guaiaci medicina* (1519) d'Ulrich von Hutten ou comment penser le traitement de la syphilis par delà Hippocrate et Galien

Claude La Charité
Université du Québec à Rimouski
claude_la_charite@uqar.qc.ca

Fecha de recepción : 4 de febrero de 2009

Fecha de aceptación : 1 de marzo de 2009

Abstract: Ulrich von Hutten's *De guaiaci medicina* (1519), which extols the treatment of syphilis with an extract of gaiac resin, received a rapid and quite exceptional diffusion during the 1520s due to the French translation of Jean Cheradame. Though Hutten was not a doctor, his short treatise quickly became a standard reference for this new sickness, against which medical humanism, at its high point following on the rediscovery of Ancient Greek medicine in the original, was at a loss. The Ancients' rules of hygiene and diet worked as well for the « mal français » or « Frenche pockes », as for other ailments, but they were incapable of curing it. So, Hutten, citing his own experience with syphilis, claimed that the gaiac represented a cure, at the very time that medical humanism was denouncing empiricism : for instance, Symphorien Champier wrote to contradict the medical innovators in Italy that a « single experience does not make for science ». Yet, far from being a dedicated empiricist willing to throw out tradition, Hutten remained an authentic humanist : thus, as strange as it may seem, his use of experience is based on tradition, not that of the Greeks and Latins but, exogenously, from the New World. And this is precisely why his treatise was so successful. Subtly, it was at once possible to make claims for an innovative cure while still respecting the epistemological criteria of Ancient medicine.

Key words: Ulrich von Hutten, syphilis, gaiac, medical humanism, Renaissance, rationalism, dogmatism, empiricism, Hippocrates, Galen, Ancient medicine

Résumé: Le *De guaiaci medicina* d'Ulrich von Hutten, traité consacré au traitement de la syphilis par le bois de gaiac, publié en latin en 1519, a connu une rapide et exceptionnelle diffusion en France dans la décennie 1520 grâce à la traduction française qu'en donna Jean Chéradame. Bien que Hutten n'ait pas été lui-même médecin, son court traité s'imposa comme une référence incontournable sur cette

nouvelle maladie, contre laquelle l'humanisme médical, alors à son apogée et fondé sur la redécouverte de la médecine grecque de l'Antiquité en langue originale, était démuné. Si les règles d'hygiène et de diète des Anciens pouvaient certes s'appliquer à ce « mal français », comme à toute autre maladie, elles ne pouvaient pas en revanche le guérir. Or, Hutten n'hésite pas à mettre en avant sa propre expérience de syphilitique pour prouver l'efficacité du gaïac et cela, alors que l'humanisme médical ne cesse de dénoncer l'empirisme, Symphorien Champier écrivant par exemple contre les médecins italiens innovateurs qu'une « seule expérience ne fait pas la science ». Cela étant, Hutten demeure un authentique humaniste, bien loin d'être un empiriste convaincu qui voudrait faire table rase de la tradition, si bien que son recours à l'expérience, aussi curieux que cela puisse paraître, s'autorise de la tradition, non pas celle des Grecs et des Latins, mais celle, exogène, du Nouveau Monde. Et c'est sans doute là que réside le succès de son traité, à savoir dans la manière habile dont il arrive à faire admettre une nouveauté thérapeutique certes, mais dans le respect des critères épistémologiques de la médecine ancienne.

Mots-clés: Ulrich von Hutten, syphilis, bois de gaïac, humanisme médical, Renaissance, rationalisme, dogmatisme, empirisme, Hippocrate, Galien, médecine de l'Antiquité

Le *De guaiaci medicina* d'Ulrich von Hutten, traité consacré au traitement de la syphilis par le bois de gaïac, publié en latin à Mayence en avril 1519 et repris dans la même langue à Paris en 1520, a connu une rapide et exceptionnelle diffusion en France dans la décennie 1520 grâce à la traduction en langue vernaculaire qu'en donna Jean Chéradame. Cette traduction française, comme l'a montré William Kemp¹, connut, à Paris et à Lyon, cinq éditions de 1522 à 1530. Bien que Hutten n'ait pas été lui-même médecin et qu'il eût même un souverain mépris pour la plupart des membres du corps médical qu'il jugeait âpres au gain, son court traité s'imposa comme une référence incontournable sur cette nouvelle maladie, apparue vraisemblablement à la fin du XV^e siècle et contre laquelle l'humanisme médical, alors à son apogée et fondé sur la redécouverte de la médecine grecque de l'Antiquité en langue originale, était démuné. Si les règles d'hygiène et de diète de l'Antiquité pouvaient certes s'appliquer à ce

¹ William KEMP, « Les éditions de la version Chéradame du *Guaiacum* de Hutten et les débuts de l'humanisme médical en français », *Gutenberg Jahrbuch*, 1992, p. 161-189.

« mal français », comme à toute autre maladie, elles ne pouvaient pas en revanche la guérir. La fortune exceptionnelle du traité de Hutten, à l'échelle de toute l'Europe par delà la France, s'étendit même aux médecins humanistes pourtant généralement peu enclins à admettre la validité de doctrines médicales qui n'étaient pas directement issues d'Hippocrate et de Galien. C'est le cas de Rabelais, très attaché, comme on le sait, aux « Verolez tresprecieux² » mais aussi digne représentant de ce nouvel humanisme médical notamment par son édition des *Aphorismes* d'Hippocrate dans le texte grec, qui, dans son annotation à l'édition qu'il donna en 1532 des *Lettres médicales* de Giovanni Manardo, mentionne « Hutten, dans son livre sur le gaïac³ ». Ce succès hors de l'ordinaire de ce que nous appellerions aujourd'hui un transfert culturel entre les Allemagnes et la France s'explique par trois raisons principales. D'abord, la première raison tient au fait que Hutten, lui-même atteint de syphilis, fait état de son expérience dans son traité, d'où le sous-titre de la traduction française *L'Experience et approbation Ulrich de Hutten⁴ notable chevalier. Touchant la medecine du boys dict Guaiacum*, en pratiquant un genre inédit annonciateur à certains égards de l'essai à la manière de Montaigne. La deuxième raison tient au fait qu'à Naples les soldats de Charles VIII furent parmi les premiers infectés par cette maladie qu'ils rapportèrent en France, si bien que la syphilis souvent appelée mal de Naples par les Français était considérée comme le « mal français » (*morbis gallicus*) par les autres Européens. Au delà du caractère anecdotique de l'appellation, il reste que la contagion était très importante en France et qu'il y avait du même coup un lectorat assuré pour ce traité. La troisième et dernière raison, plus diffuse, tient au prestige des médecins allemands à la cour de Louis XII et de François I^{er}, en particulier du Bâlois Guillaume Cop, archiâtre du roi depuis 1514, prestige relayé par les officines d'imprimerie

² RABELAIS, *Œuvres complètes*, édition établie, présentée et annotée par Mireille Huchon, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1994, p. 5.

³ En fait, il renvoie au traité de Hutten pour la question de l'origine américaine de cette maladie qui, selon la théorie dite « colombienne », aurait été ramenée du Nouveau Monde par les colons espagnols. Hutten n'affirme toutefois pas que la maladie vient d'Amérique, même s'il relève que le gaïac sert à traiter la syphilis sur l'île d'Hispaniola. Dans le texte latin, on lit : « Huttenus, lib. de Guaiaco » *Joannis Manardi Ferrariensis Medici Epistolarum medicinalium Tomus Secundus nunquam antea in Gallia excusus*, Lyon, Sébastien Gryphe, 1532, p. 100.

⁴ Il n'y a pas de préposition entre « approbation » et « Ulrich de Hutten », mais il s'agit bel et bien d'un complément du nom comme en ancien français.

où les Allemands, comme on le sait, étaient très nombreux. Or, ce traité est à coup sûr le parent pauvre de l'œuvre de Hutten, si l'on en juge par l'importance que lui accordèrent les spécialistes tels Kalkoff, Kaegi ou Holborn⁵. L'étude plus récente de Peschke, *Ulrich von Hutten als Kranker und als medizinischer Schriftsteller* (1985)⁶, a beau mettre en évidence le substrat biographique du traité, elle laisse de côté une question qui est, à notre avis, centrale aussi bien pour l'histoire des idées que pour l'histoire de la médecine, à savoir le recours à l'expérience pour justifier un nouveau traitement dans cet âge d'or de l'humanisme médical. Le fait est que l'humanisme médical, reprenant à son compte, les polémiques de Galien contre la secte des médecins empiriques, se réclame surtout du « dogmatisme » ou « rationalisme » d'Hippocrate dans son combat contre les charlatans souvent considérés comme des empiriques modernes en raison de leur absence de formation théorique et universitaire, si bien qu'un médecin comme Symphorien Champier n'hésitera pas à écrire contre les médecins italiens innovateurs qu'une « seule expérience [...] ne fait pas la science⁷ ». La question est d'autant plus intéressante que Hutten est un authentique humaniste, bien loin d'être un empiriste convaincu qui voudrait faire table rase de la tradition, si bien que son recours à l'expérience, aussi curieux que cela puisse paraître, se revêt des oripeaux de la tradition, non pas celle des Grecs et des Latins, mais celle, exogène, du Nouveau Monde. Par commodité, nous citerons, dans l'ensemble de l'étude qui suit, la traduction de Chéradame publiée à Lyon par Claude Nourry en 1528, dans la mesure où cette édition présente « le meilleur état du texte⁸ ».

⁵ Ce que fait remarquer fort justement William Kemp, art. cité, p. 164. Paul KALKOFF, *Ulrich von Hutten und die Reformation. Eine kritische Geschichte seiner wichtigsten Lebenszeit und der Entscheidungsjahre der Reformation (1517-1523)*, Leipzig, R. Haupt, 1920 ; Werner KAEGI, « Hutten und Erasmus : ihre Freundschaft und ihr Streit », *Historische Vierteljahrschrift*, n° 22, 1924-1925, p. 200-278 et 461-514 ; et Hajo HOLBORN, *Ulrich von Hutten*, Leipzig, Quelle und Mayer, 1929.

⁶ Michael PESCHKE, *Ulrich von Hutten (1488-1523) als Kranker und als medizinischer Schriftsteller*, Cologne, Forschungsstelle des Instituts für Geschichte der Medizin der Universität, 1985.

⁷ En fait, dans ce passage, Champier s'en prend nommément au médecin ferrarais Giovanni Manardo. Dans le texte latin, on lit : « Experimentum unicum Manardi non facit scientiam. » Roland ANTONIOLI, *Rabelais et la médecine*, Genève, Droz, 1976, p. 107-108.

⁸ William KEMP, art. cité, p. 189.

1. La syphilis et l'histoire de la médecine à la Renaissance.

Avant d'analyser de plus près la manière dont Hutten cherche à concilier le savoir acquis grâce à sa propre expérience de syphilitique avec les exigences épistémologiques de l'humanisme médical de son temps, il convient de faire une brève mise au point sur l'histoire de cette maladie⁹ qui figure, au même titre que l'imprimerie ou la redécouverte du grec ancien, parmi les « nouveautés » de la Renaissance. Cela dit, les recherches les plus récentes n'excluent pas que la syphilis ait pu exister en Europe dès le Moyen Âge de façon endémique, mais la perception – que partage Hutten – des hommes et des femmes de la Renaissance est que cette maladie nouvelle, venue d'Amérique, serait apparue en 1493, à Naples, dans l'armée de Charles VIII. Apportée par l'armée espagnole, elle se serait rapidement propagée aux mercenaires de toutes origines, flamands, français, suisses, italiens, espagnols, hongrois, etc., qui répandront à leur tour l'épidémie à l'échelle du continent. Des cas de syphilis sont répertoriés en Italie, en France, en Flandre et en Hollande dès 1496, en Angleterre, en Écosse et en Allemagne dès 1497, en Hongrie dès 1499 et au Danemark dès 1502. Aussi bien dire qu'au seuil du XVI^e siècle, la maladie est désormais présente dans toute l'Europe. La médecine en prit rapidement acte et Francisco Lopez de Villalobos identifia dès 1498 le chancre syphilitique comme un élément déterminant pour diagnostiquer la maladie. En l'absence de fièvre, ce qui, du même coup, rendait inapplicable la théorie du *Pronostic* d'Hippocrate réservée aux maladies aiguës fébriles, les médecins décrivirent les nombreuses lésions cutanées pustuleuses de la syphilis, de même que les douleurs articulaires et osseuses. La blennorragie ou chaude-pisse, pourtant connue auparavant, était alors souvent prise à tort pour un symptôme de la syphilis. Dès le milieu du siècle, la cause immédiate de la maladie, l'acte sexuel, était bien connue et le médecin Gilino de Ferrare recommandait en

⁹ Nous nous inspirerons dans cette section, sauf mention contraire, de Henri H. MOLLARET, « Les grands fléaux », dans Mirko D. GRMEK (sous la dir. de), *Histoire de la pensée médicale en Occident*, Paris, Seuil, 1997, tome II *De la Renaissance aux Lumières*, p. 264-266. Pour un exposé détaillé des différentes solutions thérapeutiques employées dans le traitement de la maladie, voir Jon ARRIZABALAGA, « Medical Responses to the 'French Disease' in Europe at the turn of the Sixteenth Century », dans Kevin Siena (sous la dir. de), *Sins of the Flesh. Responding to Sexual Disease in Early Modern Europe*, Toronto, Center for Reformation and Renaissance Studies, 2005, p. 33-55.

1547 d'éviter toute relation sexuelle avec des femmes infectées. C'est Girolamo Fracastor qui, dans son poème *Syphilis sive de morbo gallico* (1530), donna à la maladie le nom sous lequel elle est aujourd'hui connue. Pendant tout le siècle, deux traitements furent préconisés : d'une part, l'onction mercurielle, suggérée par Marcus Cumanus¹⁰, médecin de l'armée vénitienne, remède connu depuis les Croisades comme l'onguent sarrasin recommandé contre les maladies de peau; d'autre part, la décoction de bois de gaïac, dont Hutten se fera le promoteur, qu'il découvrit grâce à son médecin Paul Ricius¹¹ mais qui était déjà utilisé à cette fin par les insulaires d'Hispaniola pour traiter la syphilis. Pour cette raison, le gaïac sera très valorisé, parce qu'il était perçu comme remède spécifique à la maladie, issu, comme elle, du Nouveau Monde. Si le traitement au mercure, qui sera utilisé jusqu'au XIX^e siècle, pouvait certes résorber les chancres, il pouvait aussi provoquer un empoisonnement aux métaux lourds. À la différence du mercure, le gaïac était aussi inoffensif qu'inefficace, ce qui entraînera son abandon dans le traitement de la syphilis après 1560. Et si, dans son traité, Hutten prétend avoir été guéri grâce au gaïac, dans les faits, il n'en était rien, car il mourut prématurément, en 1523, à l'âge de trente-cinq ans, des suites de la maladie.

2. Hutten et l'archéologie du « mal français »

Dans la première partie de son traité, qui constitue d'ailleurs l'une des plus importantes sources sur l'histoire de la syphilis, Hutten retrace les origines de la maladie et décrit les différentes thérapies qui ont été préconisées de son temps et qu'il a dû lui-même subir. En bon humaniste, il prend le soin d'établir l'étymologie du nom commun de cette nouvelle maladie, *morbis gallicus*, qu'il reprend à son compte, tout en se justifiant de ne pas céder à la xénophobie qui ne manque pas de se déchaîner en période de grande épidémie, la maladie étant toujours le propre de l'Autre¹² :

¹⁰ Brigitte ROSSIGNOL, *Médecine et médicaments au XVI^e siècle à Lyon*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1990, p. 143.

¹¹ William KEMP, art. cité, p. 163.

¹² On a souvent rapproché l'apparition de la syphilis à la Renaissance de celle du sida au XX^e siècle et, bien que comparaison ne soit pas raison, l'analogie est troublante pour ce qui est de l'origine prétendue de la maladie, toujours étrangère, et pour l'interprétation irrationnelle de la maladie comme la manifestation de la colère de Dieu.

Il a ressemblé estre bon a la majesté divine aulcunes maladies incongues : ainsi que povons estimer a noz presdecesseurs estre venues au monde de nostre temps et congnoissance L'an de grace depuis la nativité Jesuchrist mille quatre centz nonante et trois, ou environs estoit le temps qui s'apparut une pestifere et dangereuse maladie, nonpas en la region de France mais en Neaples : et pour autant la premiere appellation luy a esté imposee, pour ce qu'en l'exercice des Francoys : lesquelz menoyent bataille soubz la puissance et deffence du Roy Charles. Ladictte maladie s'apparut plus tost qu'en aultres nations et lieux, a esté et est appellee la maladie Francoyse. Toutesfoys les Francoys disent le nom leur estre ignominieux et diffamatif : ne l'appellent pas la maladie Francoyse, mais la maladie de Neaples : et disent que ilz prennent cela pour contumelies et mal impropre, leur avoir baillé le surnom : c'est assavoir la maladie Francoyse. Et pourtant que c'est la commune appellation du commun dict Nous l'appellons en ceste œuvre la maladie Francoyse. Nonpas pour despit et envye d'une si noble gent et illustre : et oultre laquelle pour le temps present ne n'en est point de plus civile et humaine. Mais nous craignons que tout le monde ne l'entendist point si facilement si nous l'appellions par ung autre nom¹³.

Il est vrai que, d'une façon générale, les Européens, à l'exception des Français, parlaient alors de « mal français » et qu'à l'inverse les auteurs français ne désignaient la maladie que sous le nom de « mal de Naples ».

¹³ *Guaiacum. L'Experience et approbation Ulrich de Hutten notable chevalier. Touchant la medecine du boys dict Guaiacum. Pour circonvenir et dechasser la maladie indeument appellee francoyse Aincois par gens de meilleur jugement est dicte et appellee la maladie de Neaples, traduicte et interpretee par maistre Jehan Cheradame hypocrates estudiant en la faculté et art de medecine*, Lyon, Claude Nourry, [1528], Aii, r°. L'exemplaire cité est conservé à la Medical Historical Library de l'Université Yale. Je remercie William Kemp de m'avoir fourni les éléments matériels indispensables à la datation de cette édition. Désormais, toutes les références ultérieures à la traduction française du *De guaiaci medicina* renverront à cette édition et seront précisées dans le corps du texte entre parenthèses.

Hutten insiste ensuite sur le fait que, dans les premiers temps, la maladie, appelée mal saint Mevim, mal de Job ou mal d'Evagre, était expliquée par les théologiens comme le signe de la colère de Dieu :

En ceste dicte maladie ainsi que ont dit les theologiens a esté trouuee l'yre de dieu, par laquelle y venge et prent pugnition de noz mauuais conditions et desordonnez vices : comme se lesdictz theologiens auoient esté euocquez au hault conseil et qu'ilz eussent esté enseignez que c'est de ladicte maladie [...]. (Aii, v^o)

Or, bien évidemment, après avoir identifié deux phases du « mal français », une première souche qui n'aurait duré que sept ans, prodigieusement virulente et se propageant par l'air, puis une seconde souche moins virulente et seulement transmissible sexuellement, Hutten rejette la prétendue cause divine mise en évidence par les théologiens pour lui préférer une explication rationnelle, la contamination par l'acte sexuel : « Et est a croire que ceste dicte espece [la seconde souche, moins virulente, de la maladie] procede de mutuelle conjunction et copulation » (Aiii, r^o).

D'emblée, même s'il n'y fait pas référence explicitement, Hutten, par sa démarche, adhère à l'un des traits fondamentaux de l'hippocratismes, à savoir le rejet de toute cause divine dans les maladies qui sont toutes explicables par des causes rationnelles, même celle qui fait l'objet d'un des plus célèbres traités de la collection hippocratique, *La Maladie sacrée*, à savoir l'épilepsie qui était l'objet dans l'Antiquité, mais encore aussi sous l'Ancien Régime, des plus folles superstitions.

Puis, s'intéressant aux symptômes du mal en véritable clinicien, Hutten, dans le prolongement des traités hippocratiques issus de l'école de Cnide comme *Des Maladies*, met en valeur tout particulièrement les effets secondaires innombrables, l'inflammation des membres, les douleurs aux articulations, les ulcères, le podagre, la paralysie, l'apoplexie et la lèpre. Il dénonce l'incurie et l'incompétence des chirurgiens et des médecins qui se sont pressés à son chevet, plus « dans la parure que dans le soulagement » pour paraphraser le traité *Du Médecin* d'Hippocrate. Il évoque les souffrances atroces dans lesquels sont morts des malades, victimes de l'amateurisme de médecins autoproclamés, là encore en flagrante contradiction avec l'idéal hippocratique du médecin qui fait souffrir le moins longtemps possible : « Et ceulx estimans que tant plus ilz

endureroyent : tant plus seroyent tost guaris, jusques a ce que le cueur par la vehemence de la chaleur leur failloit et ne se sentoyent quasi point mourir : et ainsi estoyent miserablement suffocquez et estains » (Bii, r^o).

Hutten explique enfin comment lui-même a réussi à atténuer les symptômes de la maladie par un subtil dosage d'alun et de fumigations. Mais tous ces tâtonnements ne constituaient qu'un pis-aller, tout juste bon à endormir le mal sans le guérir : « Et par telles aydes j'ay soustenu la maladie : mais je ne l'ay sceu estaindre aucunement, et en ay appaisé mes douleurs, nonpas en ostant la racine : car cela n'estoit que pour empescher la maladie et non pas l'oster » (Biii, r^o). Tous ces traitements de fortune allaient être relégués à l'oubli grâce à l'importation, par les Espagnols, d'un arbre des Antilles aux vertus miraculeuses : le gaïac.

3. Le bois de gaïac et l'expérience de Hutten.

Dans la conception du temps que se font les humanistes, selon laquelle le progrès n'est jamais cumulatif et où les avancées vont de pair avec des reculs, – on peut penser ici à la lettre de Gargantua à Pantagruel qui certes glorifie l'invention heureuse de l'imprimerie, mais qui se trouve contrebalancée par l'invention néfaste de l'artillerie¹⁴ –, l'inverse peut aussi être vrai, à savoir que la calamité d'une nouvelle maladie peut être atténuée, voire annulée par la découverte d'un nouveau remède. La coïncidence entre l'apparition du « mal français » et la découverte de l'Amérique par les Espagnols apparaît à Hutten comme un effet de la grâce divine. En désignant le Nouveau Monde, l'humaniste allemand ne manque pas, à l'instar de ses contemporains, d'insister sur la nouveauté de ce monde, nouveauté relative à la méconnaissance qu'en avaient les Européens jusque-là, mais qui ne doit pas occulter le fait que ce monde, certes inconnu de l'ancienne Europe, existait néanmoins depuis les temps immémoriaux, ce qui explique le recours à une curieuse formule qui paraît à première vue paradoxale, les « terres neufves, antiques et incongneues » (Biii, r^o). Or, comme nous le verrons, l'antiquité du Nouveau Monde n'est pas sans incidence sur la légitimité de l'expérience de Hutten :

¹⁴ « Les impressions tant elegantes et correctes en usance, qui ont esté inventées de mon eage par inspiration divine, comme à contrefil l'artillerie par suggestion diabolicque ». RABELAIS, *Œuvres complètes*, ouvr. cité, p. 243-244.

Et pour autant que la raison et congnoissance autant des biens que des maux doit estre imputee a dieu Quelle grace devons nous a dieu du bien qu'il nous a donné au boys de Guaiacum. Et combien est sa legiereté plus amyable que celle triste paine et tourment. L'usaige dudict Guaiacum nous a esté apporté d'une isle nommee Espagolle [=Hispaniola], laquelle est en occident : en laquelle partie la region Americque est estendue et finit sa longueur. Laquelle fut trouvee jadis es ans cy devant entre les terres neufves, antiques et incongneues. (Biii, r^o)

Mais en dépit du témoignage du trésorier d'Espagne, qui a été guéri du « mal français » par le remède préconisé par les insulaires d'Hispaniola, les médecins s'entêtent à nier à l'évidence, en refusant de reconnaître les vertus curatives du gaïac, de peur que leur autorité ne soit bafouée, mais surtout par crainte que leur pratique lucrative ne s'en trouve compromise :

Quelque noble tresorier d'Espagne estant en la province lequel estoit grievement malade apres que ceulx du pays luy eurent monstré la medecine, apporta la maniere d'en user en Espagne. Et luy dist on quelle puissance elle avoit oultremer en ladicte isle. Les medecins ne le vouloyent approuver ne louer, pour autant qu'ilz veoyent cela desroguer beaucoup a leur pratique : et se sont ingerez d'en guarir par aultre voye. Et ont prins ceste arrogance de dire que Guaiacum ne scauroit guerir sinon en gardant leurs commandemens, de laquelle chose je m'esmerveille comment ilz l'osoyent persuader, veu que comme il soit tout certain n'y avoir jamais eu aucuns medecins en ladicte isle en laquelle a toujours esté l'usaige de Guaiacum. (Biii, r^o et v^o)

Or, si Hutten écrit son traité, c'est précisément pour offrir aux syphilitiques le moyen de se soigner eux-mêmes sans avoir à se soumettre à la tyrannie des médecins obscurantistes, prêts à reconnaître le gaïac, dans la mesure où il est prescrit par eux avec quantité d'autres médicaments qui en annulent l'effet. Aussi, Hutten décrit longuement l'arbre pour que le malade soit à même de s'en procurer sans être trompé sur la marchandise. Le gaïac est un grand arbre qui porte des noisettes. Son bois est noir et plus il est noir, plus sa vertu curative est grande. La matière ignée est « gluante comme

unguent » (Biiii, v^o). Par ailleurs, son bois est si lourd qu'il ne flotte pas, lorsqu'il est immergé dans l'eau. En outre, la vertu thérapeutique de l'arbre s'atténue avec le temps, de sorte qu'il faut employer du bois de gaïac jeune. Sur cette question, les médecins ont longuement débattu, mais Hutten, par un procédé qui lui sera familier dans la suite de son traité, préfère ne pas spéculer vainement et se borne à constater l'efficacité du gaïac à la lumière de sa propre expérience : « Les medecins en tiennent si veuillent leurs longues disputacions si bon leur semble. Je suis plus joyeux et ayme mieulx qu'on en treuve que de n'en avoir point et que de m'enquerir quel il est » (Biiii, r^o). Une telle attitude n'est pas sans faire penser aux médecins empiriques de l'Antiquité qui, par scepticisme, se limitaient à relever l'efficacité de certains traitements, sans chercher à expliquer l'invisible par le visible. Aussi, pour Hutten, en médecine de façon générale, comme dans le cas particulier du « mal français », l'expérience prend le pas sur les stériles enquêtes théoriques : « Et de moy je croy que universellement en l'art de medecine et semblablement en ceste presente decoction apres l'experience et usaige d'elle congneue on a enquis la cause de sa vertu » (Biiii, r^o). C'est au nom de son expérience qu'il revendique le droit à la dissidence par rapport à certaines idées reçues, entre autres à propos du goût aigre du gaïac : « Il est a plusieurs de mauvais goust, mais a moy non » (Biiii, r^o). De la même façon, avant d'avoir fait l'essai du gaïac que pourtant on lui avait recommandé, Hutten s'est montré sceptique quant à l'efficacité de ce nouveau médicament : « Laquelle chose me parlans de Guaiacum et aussi que plusieurs m'en eussent parlé estroitement me suadans que je submisse a sa cure, et toutesfois que je n'en croye personne pour la nouveauté de la chose » (Ci, r^o). Ce parti pris de l'expérience se double d'une méfiance à l'endroit des médecins improvisés : « [...] incontinent je me mys a faire l'experience de Guaiacum parquoy veult que chascun universellement estime estre assez dit, toutesfois que je me plaindray des medecins que l'on sache que c'est de ceulx qui sont gens ineruditz sans auchun scavoir, lesquelz se ventent pource qu'ilz ont acheté le tiltre de docteur » (Ci, r^o). Sans en avoir l'air, Hutten cherche ainsi à légitimer son expérience, tout en se dissociant des charlatans et des faux médecins empiriques de son temps avec lesquels il ne veut surtout pas être confondu.

Dans l'exposé de sa thérapie, Hutten prend argument de sa propre « guérison » (ou rémission, devrait-on dire) pour étayer la validité de sa

démonstration. Mais le recours à son expérience, qui certes prétend être généralisable, comme l'indique l'adverbe « universellement » qui revient sans cesse sous sa plume, suppose aussi la diversité des natures et des circonstances qui peuvent engendrer des différences, par exemple, dans la durée du traitement. Ainsi, alors qu'il établit qu'en moyenne le patient parvient à la guérison en trente jours, même si certains peuvent se rétablir en deux semaines, il évoque son propre cas exceptionnel, puisqu'il a été remis sur pied bien après les trente jours prescrits :

Ce que demeure de la maladie comme aucuns disent il s'en vieillist et prent racine, et pourtant il convient le faire mourir fort legierement, et l'ay congneu en moymesmes : car quant je m'en fuz allé a trente jours et que mes ulceres de ma jambe ne furent pas recloses, je me tins encore dix jours lesquelz achevez encores ne estois je pas guery : Et pource que l'yver venoit pour paour du froit je deliberay me y mettre encore dis jours, mais je fuz contrainct par le conseil du medecin de sortir, je l'experimentay et cela ne me fist point de mal. (Ciii, r^o)

Cependant, pour être efficace, la prise du gaïac doit se faire selon un ordre bien établi. Retiré dans un espace clos, à l'abri des mauvais courants d'air, le patient doit faire une diète très restrictive et commencer sa cure par la purgation de l'appareil digestif. La médecine traditionnelle préconise de nombreux expédients pour cette opération initiale. Pourtant, Hutten, qui ne jure que par le gaïac, prétend que sa décoction peut très bien faire l'affaire, mais avance à nouveau sa propre expérience cette fois comme contre-exemple de son efficacité :

Et seurement le ventre qui a accoustumé estre restraint, si quelcun le veult lascher qui boyve ung peu de la pouldre de Guaiacum qui a esté cuyte en l'eau a la quantité de demye once au point du jour, et si ne l'esmeult pour une fois il le fault encore faire : toutesfois j'en ay pris par plusieurs fois et repete qui ne me fist jamais rien. (Ciii, r^o)

On sent bien là la volonté de mettre en avant la valeur intrinsèque de l'expérience qui est indépendante de la volonté du sujet qui s'y livre. Dans

un autre passage, Hutten se refuse à ce que son lecteur prenne exemple de son expérience à propos du moyen d'éviter les tentations de la chair et de tromper son ennui. Alors que les médecins prônent l'oisiveté totale et la continence absolue pendant la cure, Hutten lui avoue s'être diverti en s'adonnant à des lectures joyeuses. Son mauvais exemple ne doit cependant pas être érigé en règle, vu la diversité des conditions :

Je monstreray apres comment il se fault garder de l'œuvre de chair, moy en lysant des choses joyeuses et a en faire je prenoys plaisir. Toutesfois les medecins le me deffendoyent, et ne me admonnestoyent point follement, si n'est qu'ilz croyent bien que ce que je faisoys estoit par plaisir, et pour cause d'esjoyssance nonpas de estude. Combien que je ne vueil pas qu'on pregne exemple a moy [...] (Ciiii, r^o)

Ailleurs, Hutten recommande de ne pas recourir à des laxatifs trop puissants qui risqueraient de compromettre la thérapie et surtout d'affecter durablement l'appareil digestif. Pour sa part, il s'est contenté de recourir à un laxatif doux, ce que pourtant il se refuse à ériger là encore en précepte :

Parquoy je conseille en cecy que on ne tourmente point le ventre de grosses medecines et principalement faictes de plusieurs compositions, car j'ay esté si obstiné que je n'ay voulu user que de la casse. Ja soit que ilz [les médecins] me presentassent affectueusement d'autres medecines que j'avoys acoustumez, et nonpas seulement reubarbe mais medecines plus barbares que n'est reubarbe, mais la fin approuva mon conseil estre bon. Et qui voudra l'ensuyvir en preigne l'exemple sur moy, combien que je n'en face point de precepte. (Di, r^o)

Malgré toutes les nuances avec lesquelles l'humaniste allemand présente son expérience, en refusant de l'ériger en règle applicable à tous les cas, le plus souvent néanmoins il s'en sert comme d'un argument d'autorité irréfutable. Ainsi, à propos de l'inutilité de mélanger le gaïac à d'autres préparations pharmaceutiques, il coupe court à toute discussion par son expérience : « Davantage les hommes croyent l'experience que j'en ay faicte, car le remede est suffisant luy tout seul pour oster ceste maladie et n'y fault aultre chose, fors au commencement qu'il fault lascher le ventre » (Di, r^o). Il

cite cependant certains médecins qui sont d'opinion contraire, avant de revenir à son argument décisif, qui est l'expérience : « et si je avois aprins aultre chose je ne souffriroys qu'il fust celé. Et par ma diligence et inquisition j'ay congneu la medecine de Guaiacum, et si quelcun ne l'a bien entendue c'est sa faulte, et s'il l'a entendue je n'en demande point de recompence ne louenge » (Di, v^o). Plus loin, après avoir décrit la diète indispensable à la cure de gaïac, Hutten réfute par avance l'objection que pourraient lui adresser les médecins superstitieusement attachés à l'Antiquité et qui voudraient que la seule diète des Anciens puisse venir à bout du « mal français », en opposant une fois de plus son imparable expérience : « Qu'on m'en croye moymesmes qui en ay a mon grant dommaige beaucoup experimenté, Que si quelcun eust effuy et evité ce mal en vivant sobrement. Il y a long temps que j'en feusse guery » (Hi, v^o).

La mise en avant de l'expérience comme argument décisif apparaît indispensable à la démonstration de Hutten, surtout parce qu'il est bien incapable d'expliquer pourquoi le gaïac est à même de guérir le « mal français ». À chaque fois qu'il aborde ce problème, il évite l'explication théorique, en faisant valoir que le médicament est connu depuis trop peu de temps, c'est-à-dire depuis seulement deux ans : « [...] pour la briefveté du temps ne congnoissons aucune de ses causes [de l'efficacité du gaïac], parquoy chascun croye fermement que en ceste simple medecine de Guaiacum avec la diete ung homme est guary ainsi que nous avons experimenté » (Diii, r^o). Aussi, Hutten parle des vertus médicinales de son remède miracle toujours sur le mode grandiloquent. Son efficacité tient presque de la magie naturelle : « Je dy qu'il y a ainsi une occulte et secrette vertu en Guaiacum, laquelle nous n'avons point encore congneu » (fi, r^o). Cette vertu occulte confère au remède une puissance telle qu'il peut ranimer des malades en phase terminale. C'est tout juste si le gaïac n'est pas en mesure de ressusciter les morts : « Et principalement parce ce que est advenu il ne nous fault point mal desesperer du corps et fust il desja habandonné et adjudgé a mort, combien estions nous qui estions desja plorez des medecins lesquelz par l'aide divine de Guaiacum qui est souveraine avons esté et sommes restituez » (li, v^o). L'élaboration d'une explication scientifique de l'expérience de Hutten est laissée aux médecins experts, ce qui montre bien que Hutten n'est pas du tout un empirique qui refuse

d'expliquer l'invisible par le visible, mais qu'il adhère à la médecine rationaliste d'Hippocrate :

Voyla donc de l'aide de Guaiacum et de la puissance qu'il a. Il suffist pour maintenant de ce que j'en ay dit. Si aucuns me demandoyent la cause je les renvoye aux medecins experts : Car de cela je n'en assure rien, Et aussi je n'ay promys de rendre incontinent raison des choses que je escriproys, mais j'ay promis que tout ce que je pourray avoir congneu de Guaiacum, ou en moy, ou en ung aultre, ou ce que j'en ay veu et ouy dire, que de bonne foy je l'escriproys en ce present chapitre, et en baille l'occasion a plusieurs qui exposeront la chose selon leur dignité. (Ii, v^o)

Mais l'expérience de Hutten à elle seule ne semble pas suffisante à emporter l'adhésion du lecteur. Aussi, juge-t-il nécessaire de recourir à l'induction dans son chapitre viii « Assavoir si l'usaige dudict Guaiacum est tout d'une mesme vertu en toutes terres ». Il évoque des expériences tout aussi probantes en Espagne, en Italie, en France et en Allemagne :

Premierement ceulx qui en font l'experience en Hespaigne estiment qu'il n'y a point de difference en ceste maladie quant a la medecine, pour autant que l'experience ne pourroit mieulx estre que l'avoir faicte sus cinq hommes de diverses nations et qu'elle y a esté congneue. Desquelz il en vint ung d'Espagole en Hespaigne pour faire les experiences es aultres nations. Et quant il veit que ladicte medecine venoit a bon heur et bonne fin. Ceulx de Sicille la prindrent apres furent en Ytalie, et incontinent en Germanie. Duquel nous avons experimenté la vertu, puis peu de temps nous avons ouy dire que on s'en sert en France. Et par l'ayde du boys plusieurs guarissent, laquelle chose comme nous l'avons congneue estre, et que nous soyons soubz une des parties du ciel, laquelle n'est pas comme Italie et Hespaigne ou aultres regions ou le ciel est plus subtil. (Ei, r^o)

On voit bien ici que, d'une part, Hutten est soucieux de faire valoir que son expérience n'est pas unique et qu'elle peut se répéter dans des circonstances

différentes, en particulier sous d'autres climats, ce qui montre bien qu'il est acquis à la médecine météorologique d'Hippocrate telle qu'elle est exposée dans le traité *Airs, eaux, lieux*. En montrant la validité de son expérience dans autant de lieux différents, Hutten décalque aussi, d'autre part, l'argumentation hippocratique, par exemple dans la conclusion du *Pronostic* où Hippocrate veut prouver l'universalité de sa sémiotique en écrivant : « Il faut, en outre, avoir une bonne connaissance des indices et des autres signes et ne pas ignorer que, quelles que soient l'année et la saison, les mauvais signes annoncent du mal et les bons signes du bien, puisque, aussi bien en Lybie qu'à Délos et en Scythie, les signes précédemment décrits se révèlent être vrais¹⁵. »

Si l'induction de la validité du traitement au gaïac à partir de cinq cas conforte la position de Hutten, néanmoins il en voit aussi le danger, qui serait que l'on exige toujours plus d'exemples probants, avant d'accréditer l'efficacité du médicament. Aussi, il prend soin de refermer aussitôt cette boîte de Pandore qu'est l'induction, en concluant qu'il suffit qu'il y ait guérison pour prouver la vertu du gaïac face à ceux qui prétendent qu'il serait propre seulement au climat et à la constitution des Allemands : « Qui dit avoir congneu l'expérience et n'y avoir gent si apte pour la diete que ceulx de nostre region, et si telle chose n'estoit on n'en voirroit pas beaucoup estre guarыз par ledit bois dict Guaiacum : mais fauldroit encores l'experimenter une aultres foys » (Eii, r^o). Même si Hutten cherche d'abord à montrer que le gaïac est un remède universel, il reste qu'il semble aussi vouloir éviter d'être enfermé dans l'objection que les dogmatiques adressaient aux empiriques, à savoir, comme le montre bien le chapitre VII du traité *De l'expérience médicale* de Galien : si seule l'expérience peut fonder la médecine, alors combien de fois une expérience doit-elle être répétée pour être acceptée comme vraie?

Fort de cette expérience, non seulement Hutten s'en prend à ses contemporains médecins âpres au gain et bourreaux des malades, mais il se permet même de défier l'autorité toute-puissante de Galien et d'Hippocrate, du moins compris littéralement. Ainsi, à propos de la diète qu'il recommande, certains médecins se sont insurgés contre le fait qu'elle

¹⁵ HIPPOCRATE, *L'Art de la médecine*, traduction et présentation par Jacques Jouanna et Caroline Magdelaine, Paris, GF Flammarion, 1999, p. 207.

contrevient à certains préceptes des deux éminents médecins antiques. Or, clairement, Hutten rejette la doctrine des livres au profit de l'expérience quant à la diète à suivre qui serait, selon la tradition, nuisible aux complexions sèches et chaudes :

Ja soit ce que je ne vouldroys pas blasmer les medecins disputans du dangier qui peult estre en ung corps chault et sec, et amenant Galien avec Hippocrates lesquelz sont d'opinion contraire a ceste exquise maniere de vivre. Mais de ceulx qui ont usé de Guaiacum jamais je n'en vy ung a qui il soit venu danger, et je ne prens pour admonester que l'experience et non pas la doctrine des livres, et moy mesmement suys chault et sec. Et pourtant ceste dicte maniere de vivre ne m'a point fait ptisicque ou hecticque, ce que ilz craignoient en moy et pour ce que toutes choses se doibvent faire prudemment, si quelcun a soucy de luy qu'il ait les medecins pour y prendre garde laquelle je poursuivray plus avant. (Ciiii, r^o)

Pourtant, Hutten, s'il rejette ici la doctrine des livres, n'est pas pour autant, loin s'en faut, un empirique radical ou un précurseur de la médecine expérimentale moderne.

4. L'expérience de Hutten en regard de l'indispensable connaissance des langues et du corpus médical de l'Antiquité.

Lorsqu'il invective les médecins incompetents, Hutten s'en prend surtout à leur inculture. En humaniste qui se respecte, il stigmatise leur ignorance des langues classiques et des auteurs de l'Antiquité. Ainsi, après avoir dénoncé les médecins qui achètent leur titre de docteur, il énonce un principe qui peut résumer à lui seul le renouveau humaniste de la médecine : « [...] je me plaindray des medecins que l'on sache que c'est de ceulx qui sont gens ineruditz sans auchun scavoir, lesquelz se ventent pource qu'ilz ont acheté le tiltre de docteur, lesquelz ne congnoissent lettres ne latines ne grecques combien que en nul aultre art que en medecine n'est besoing de plus grand scavoir et des lettres de plus grande erudition » (Ci, r^o et v^o). Aussi, si, sur tel ou tel point de détail, il s'accorde la liberté de s'inscrire en faux par rapport à une interprétation trop littérale de Galien et

d'Hippocrate, dans la dernière partie de son traité, consacrée au régime de vie à suivre après la guérison pour éviter les rechutes, il n'a cessé de convoquer et d'approuver un nombre phénoménal d'autorités de l'Antiquité, et pas seulement médicales. Il ne servirait à rien d'en faire ici un relevé exhaustif. Néanmoins, même un bref aperçu permet de voir défiler Cicéron, Aristote, Virgile, Pline l'Ancien, Eusèbe de Césarée, Lucien de Samosate, saint Jérôme, Salluste, Juvénal, Diodore de Sicile, Perse, Hésiode, Platon, mais aussi Avicenne, Asclépiade de Bythinie, Celse, Galien et Hippocrate. Ainsi, par exemple, à propos du gaïac, la culture livresque est mise à contribution sur l'abstinence et l'interdiction de consommer du vin : « Ce nonobstant n'estoit point deffendu pour la nature de Guaiacum se abstenir de luxure et ne boire vin, toutesfois ce sont choses fort dangereuses pour telles maladies, comme disent les livres des medecins » (Eiiii, r^o). Au sujet de l'adaptation du régime alimentaire à chaque complexion, Hutten n'hésite pas, là encore, à renvoyer au corpus médical de l'Antiquité : « Et pour cause j'estime qui fault lire les autheurs » (Ki, r^o). On pourrait ainsi multiplier les exemples qui montreraient que Hutten ne cherche pas à faire table rase de la tradition de l'Antiquité au profit de la seule expérience, bien au contraire. Il refuse seulement une interprétation superstitieuse et littérale de la médecine de l'Antiquité qui priverait ses contemporains des bienfaits du gaïac au seul prétexte qu'il était inconnu des Anciens. Cela étant, Hutten prend bien soin de formuler sa proposition thérapeutique dans des termes qui, épistémologiquement, pouvaient apparaître acceptables aux médecins humanistes de son temps, en respectant un dosage subtil entre doctrine des livres et expérience.

En vérité, même l'expérience propre de Hutten n'est pas complètement « empirique » au sens moderne d'expérimentation. Elle procède en quelque sorte de la vérification sur Hutten lui-même d'une tradition issue du Nouveau Monde¹⁶. Quand l'évocation de sa propre expérience ou de celle d'autres Européens ne suffit plus à étayer son propos, l'humaniste s'appuie sur le savoir des insulaires d'Hispaniola, dont la thérapie a été confirmée par le temps. On comprend mieux, dans ce contexte, en quoi les terres « neuves » sont aussi « antiques ». Dans la colonie espagnole, le « mal

¹⁶ Sur l'expérience procédant de la tradition, voir Michel FOUCAULT, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 32-49.

français », c'est-à-dire la grande vérole, est aussi répandue que la petite vérole, c'est-à-dire la variole en Europe, selon une analogie qui est un autre fondement de l'expérience au XVI^e siècle : « Et en ceste mesme isle est la maladie francoyse aussi commune comme en noz regions la petite, que vient par bubes aux enfans. Et ne usent point d'aulture remede que le Guaiacum » (Biii, r^o). Dans cette île bénie, il n'y a aucun médecin, ni aucun savoir médical contraignant, comparable à ce que l'on retrouve en Europe : « Mais davantaige au pays estrange la ou croist Guaiacum il n'y a point de medecins, il n'y a point de drogues de dehors pays, il n'y a point de secretz, ne reigles ne canons de medecine, il n'y a point d'aphorismes » (Di, r^o). Et pourtant, l'expérience des insulaires, confirmée par le temps, a fini par se cristalliser en tradition. On voit bien à quel point l'expérience, même la plus probante, doit toujours, au regard de l'humanisme, être confirmée par une certaine forme de tradition, même exogène, car, comme dit le proverbe latin, la vérité est fille du temps (*veritas temporis filia*). En fait, Hutten ne remet pas tant en cause la tradition médicale de l'Antiquité qu'il s'en prend avec virulence à la superstition des médecins antiquisants qui voudraient croire que depuis la chute de l'Empire romain aucune nouvelle maladie n'est apparue, quitte à s'aveugler volontairement. Cette superstition des médecins est illustrée à merveille par une très belle anecdote rapportée par Hutten :

[Un vieux médecin de Francfort] fut interrogué par un quidam de mes amys quelle estoit son opinion de Guaiacum. Je n'en vis jamais dist-il, mais quoy que ce soit il fault considerer son pris, sa couleur, son odeur, sa quantité et sa qualité. Et ad ce propos je luy respondz Il est fort pesant et ne le scauroit on hacher si menu que ne voise au fons de l'eaue, il est de couleur de bouyx et sent ou a peu pres la resine. Je commencay oultre a luy dire en le interroquant, scavez vous la nature de Guaiacum. Il me va incontinent assaillir de parolles et babiller je ne scay quoy des predicamens d'Aristote. Et luy demanday : vous qui estes ancien ce peult il faire que ceste maladie nouvelle, et ceste medecine nouvelle se soit un affaire auquel on ne puisse rien congnoistre. Et il me respond vous errez, car la maladie n'est pas nouvelle : car Plin en parle en son livre. Je desiroy fort a ouyr que c'estoit qu'il scavoit en Plin que je ne

scavoys pas. Et je luy demande par quel nom Pline l'appelloit : Il me dist qu'il appelloit mentagram, pour ce qu'elle tourmente et vexe l'esperit. Et je luy dys, les aultres maladies troublent elles pas l'esperit aussi bien que ceste dicte maladie. Et assavoir mon[sieur] si frenesie, manie, le mal saint Jehan et tout plain d'autres eblouissements ne prennent pas en la teste aussi bien que fait ladicte maladie francoyse. Et luy cuidant interpreter je ne scay quelle fantasie je luy dys mon bon vieillard mon amy aprenes une aultre foys a respondre plus subtilement, et principalement es cas qui appartiennent a la santé des hommes : car si vous avez leu Pline vous ne direz pas mentagra qui viennent de mente, mais de ceste diction mentum pour autant que elle prent premierement au menton. (Diii, r^o et v^o)

L'anecdote, qui dénonce probablement Hock von Brackenu et son traité *Mentagra, sive de causis preservativis, regimine et cura morbi Gallici* (1514), met bien en valeur la nécessité de la culture antique, en ne contestant pas l'autorité de Pline l'Ancien, mais en remettant en cause l'interprétation erronée, superstitieuse, fondée sur une mauvaise étymologie. De cette anecdote savoureuse, Hutten tire une conclusion que l'on pourrait appliquer au statut de l'expérience dans son traité sur le gaïac : « Et faut que [les médecins] se soient gens scavans doctes quilz ayent experimenté plusieurs choses et qu'ilz soyent de tel courage qu'ilz ayment mieulx estre saiges tous seuletz que d'errer en communauté » (Diii, v^o).

*

* *

Si donc Hutten se sert de son expérience de syphilitique pour démontrer la valeur thérapeutique du gaïac, on aurait tort de le ranger parmi les empiriques, que ce soit au sens que l'histoire de la médecine de l'Antiquité donne au terme, à savoir l'école médicale fondée par Philinos de Cos, ou au sens, courant au XVI^e siècle, de charlatan dépourvu formation théorique qui usurpe le prestige du médecin. Tout en cherchant à faire admettre un nouveau remède pour une nouvelle maladie, Hutten se garde bien de saper en bloc l'autorité de la médecine de l'Antiquité. Bien au contraire, il vise plutôt à concilier son expérience avec les critères épistémologiques de la

meilleure médecine dogmatique ou rationaliste de l'Antiquité, à laquelle du reste la grande majorité des médecins de son temps adhère. Cet effort de conciliation est visible dans le rejet de l'explication divine de la syphilis, dans la condamnation des médecins plus soucieux d'ostentation que de soulagement, dans la manière dont il évite de tomber dans le scepticisme empirique refusant de considérer comme vraie une expérience réussie un nombre limité de fois, dans la possibilité qu'il laisse ouverte d'expliquer rationnellement la vertu occulte du gaïac et donc d'expliquer l'invisible par le visible, par l'adhésion à la médecine météorologique d'Hippocrate, mais aussi, par dessus tout, par le recours à la tradition du Nouveau Monde pour rehausser la valeur de son expérience personnelle. Malgré tout, on peut imaginer que Hutten se soit exposé à la vindicte de certains médecins, comme Symphorien Champier, réfractaires à toute forme d'innovation et pour qui expérience n'était pas science. Pourtant, à lire de près un traité comme *De l'expérience médicale*, que Hutten ne cite jamais, sans doute pour des raisons philologiques, puisque l'original grec en a été perdu, on voit à quel point sa démarche est conforme, non pas certes à une interprétation littérale du corpus médical de l'Antiquité, qui ignore aussi bien la syphilis que le gaïac, mais bien à l'esprit de la méthodologie médicale telle que l'expose Galien :

Quand je me règle sur l'opinion des plus experts et des plus savants médecins et des meilleurs philosophes du passé, j'affirme ceci : l'art médical a d'abord été inventé, découvert, par la raison unie à l'expérience. Et de nos jours, aussi il ne peut être excellemment pratiqué et bien accompli que par celui qui emploie ces deux méthodes¹⁷.

C'est la leçon que réactualise avec brio le *De guaiaci medicina* de Hutten, dans le contexte de la Renaissance, et qui explique sans aucun doute son exceptionnelle fortune, y compris auprès des médecins humanistes ne jurant que par Hippocrate et Galien dans le texte grec.

¹⁷ GALIEN, *Traité philosophiques et logiques*, traductions inédites par Pierre Pellegrin, Catherine Dalimier et Jean-Pierre Levet, présentation, chronologie et bibliographie par Pierre Pellegrin, Paris, GF Flammarion, 1998, p. 127.